

çant la guerre comme éradiquant la mémoire culturelle des petites nations. Sans prétendre à l'exhaustivité, comme l'indiquent Hans-Jörg Rheinberger dans sa préface et surtout Pierre-Olivier Méthot dans sa longue introduction, le recueil reconstitue à l'aide de ses textes la trajectoire intellectuelle de Grmek et permet de saisir les principales caractéristiques de son œuvre. Grmek était lui-même médecin, mais à la différence de beaucoup d'historiens de la médecine de sa génération, sa connaissance des langues indo-européennes anciennes et modernes lui permettait d'aller directement au contact des sources primaires, de l'Antiquité à nos jours. L'histoire des sciences était aussi selon lui non pas une contemplation mélancolique du passé, mais une discipline militante, permettant d'aborder de manière critique les problèmes actuels : questions politiques et sociales, pandémies, génocides, guerres. Son concept de pathocénose est à cet égard central (1969). L'ensemble des états pathologiques présents au sein d'une population déterminée à un moment donné se structure en système possédant une dynamique propre (équilibre, évolution, rupture) mettant les maladies à la fois dans un rapport complexe d'interdépendance et de dépendance vis-à-vis des facteurs endogènes et écologiques. Le concept de pathocénose est un outil de compréhension de l'épidémiologie historique, et au-delà, de l'histoire culturelle. Les maladies (*sickness*) deviennent ainsi actrices de la destinée humaine. Elles ne sont pourtant individuellement que des modèles explicatifs sans réalité ontologique, résultats d'une construction scientifique et culturelle (*disease*). Seule l'expérience de l'homme souffrant existe (*illness*). L'histoire des maladies selon Grmek ne peut donc être qualifiée entièrement ni de naturaliste-réaliste, ni d'historiciste-conceptualiste.

Ces tensions sont soulignées d'emblée par Pierre Olivier-Méthot, qui relate la trajectoire de Grmek durant la Seconde Guerre, ses études médicales, son itinéraire géographique de Zagreb à Paris et à Berkeley, et intellectuel de la médecine vers l'histoire des concepts biologiques, passant par ses rencontres avec Lujo Thaller, Henry Sigerist et ses collègues et mentors parisiens, Jean Théodoridès, Pierre Huard, Fernand Braudel, Pierre Costabel, René Taton, Alexandre Koyré... La période américaine (1967-1971) affermit sa posture épistémologique, méfiante d'une « histoire de la médecine sans la médecine », le plaçant à contre-courant des approches sociologiques qui tendaient à s'imposer dans les années 70 et 80, lui préférant la paléopathologie et avec Canguilhem bien sûr, l'histoire conceptuelle.

Cette trajectoire et les spécificités de l'œuvre sont analysées et approfondies dans le second ouvrage que Pierre-Olivier Méthot nous livre, *Médecine, science et histoire : Le legs de Mirko Grmek*, travail collectif cette fois, destiné au public francophone. Il réunit, outre les contributions de ce dernier (son introduction biographique situe clairement Grmek face aux grandes orientations de l'histoire des sciences et de la médecine), celles de ses collègues de l'Université Laval Alexandre Klein et Jérôme Brousseau, de l'Université de Montréal Ghyslain Bolduc et François Duchesneau, de Gérard Lambert (centre Cavallès), avec en épilogue le texte de souvenirs de Jacalyn Duffin (Queen's University). L'introduction et les deux premiers chapitres sont consacrés à la vie de Grmek, à l'évaluation de sa place en tant qu'héritier de Georges Canguilhem, à son héritage intellectuel propre dans le champ de l'histoire des sciences médicales, et à ses tensions avec l'épistémologie de la découverte scientifique issue de Karl Popper.

Les deux chapitres suivants traitent de la conceptualisation historique et contemporaine des états pathologiques et analysent son hypothèse de la pathocénose, complétant heureusement les études réunies récemment par Joël Coste, Bernardino Fantini et Louise Lambrichs consacrées exclusivement au *Concept de pathocénose de M. D. Grmek* (Droz, 2016). Deux chapitres sont ensuite consacrés aux recherches sur la physiologie et le vieillissement. L'épilogue, évocation de Grmek par une de ses élèves, particulièrement éclairante sur sa personnalité, est loin d'être un hommage de pure forme.

Les travaux de Grmek sur la physiologie méritent une mention particulière. Il faut se rappeler à quel point la fameuse thèse de doctorat ès lettres (1971), préparée sous la direction de Georges Canguilhem, «Raisonnement expérimental et recherches toxicologiques chez Claude Bernard», exploitant des carnets de laboratoire, était alors novatrice, jetant une lumière sur le processus même de la découverte scientifique. S'interroger comme le fait Jérôme Brousseau sur la question de savoir si la sénescence et la mort des individus sont utiles à l'espèce à l'aune des théories du vieillissement de Grmek, qui lui donnent un sens et un éclairage évolutionniste, tout comme la pathocénose le fait à l'épidémiologie historique, permet de saisir le caractère heuristique de sa pensée et l'unité de sa «biohistoire».

L'auteur de ces lignes n'a rencontré qu'une fois Mirko Grmek, pour constater son immense et intimidante érudition, mais aussi, finalement, sa bienveillance, apaisage des grands. Ses derniers mots sont repris par Jérôme Brousseau : «J'appartiens à une génération qui a terriblement souffert de la guerre et du terrorisme politique. Quand j'avais 19 ans, je me suis considéré comme très chanceux d'avoir survécu, quasiment comme un miraculé : en effet, la moitié de mes camarades d'école étaient déjà morts. J'ai vécu dans différents lieux, j'ai connu et apprécié beaucoup de personnes de grande valeur, j'ai joui des beautés et de l'art. Il me paraît exagéré de demander davantage ! À 75 ans, je commence à être fatigué de la vie, mais non de la connaissance, qui est le plaisir le plus exquis, celui qui ne laisse ni dégoût ni remords.» On ne peut que s'interroger avec Pierre-Olivier Méthot : à quand une biographie complète de ce géant de l'histoire de la médecine du xx^e siècle, qui non seulement restituerait de façon pleine et entière la construction d'une œuvre complexe et monumentale, mais aussi le climat d'un certain âge d'or de l'histoire des sciences ? Nul doute pour l'instant que les deux ouvrages présentés ici sont une superbe contribution en ce sens.

Jean-Claude DUPONT